

PAR PASCALINE CUVELIER

ARCHITECTURE: LES SCHMODERNES CONTRE-ATTAQUENT

L'ère de l'informatique ne coïncide plus avec la vieille tradition moderne du début du siècle, qui tentait d'organiser l'évolution rationnelle de l'homme vers des conditions objectivement meilleures. Les projets « durs », les standards de la ville contemporaine s'écroulent. Voici venir « l'architecte schmoderne » : anti projets, projets mous, c'est un espace hétéroclite. Trois expositions parisiennes, à participation internationale témoignent des grandes batailles de la rentrée pour cette nouvelle modernité.

Poursuivant avec emphase ou contrariant avec malice la longue marche de l'épopée moderne du cadre bâti, ces trois expositions proposent des repères momifiés pour la première « la spirituelle » ; la troisième, plus modeste, « la technicienne », se retranche derrière la neutralité bienveillante et efficace des savoir-faire (1). Par le biais de mises en espaces diamétralement opposées dans leur scénographie et leur approche clinique, on passe de la « communion solennelle » de la première à la « surbourn branchée » de la seconde quelques modulateurs plus tard, du quai Malaquais à la rue Bonaparte. Entre-temps on a pu se débarrasser des 37 hosties indigestes et les échanger contre 81 smarties euphorisantes (les chiffres correspondent aux exposants). Et pourtant ! ils sont modernes. Moderne ! Un vieux mot élastique épatant. Extensible sur le mode du changement et compressible sur le

terrain de la crise, il fait semblant de s'adapter aux nouveaux modes de vie sans jamais trahir ses fondements : rationalisme, progrès, mieux-être.

Moderne ! Petit mot magique. Depuis la Renaissance il a définitivement enterré au rayon des antiquités la vieille tradition poussiéreuse et opaque des anciens pour ériger la transparence nacrée des Temps Modernes. A la fin du XIXe s. il incarne « l'avenir du présent » (Baudelaire) pour finalement s'installer dans « la tradition du nouveau » (Rosenberg). A la suite de nombreux lifting historiques il a pu rajeunir son look grâce à un toilettage vigilant ou féroce.

Côté féroce la morsure est profonde et la cicatrice bien visible. Elle dessine aujourd'hui en gros plan un épiderme urbain et suburbain de désolation : grands ensembles, « H.L.M.-béton », cubes blafards, barres blêmes, tours bluff. Des kilomètres de villes-bidon vérolées ou glacées, Sarcelles-Défense, englouties dans les mâchoires omnivores de l'industrialisation du bâtiment. Pourtant, dès la toute première « modernité historique », autour des années vingt, la morsure avait le goût sublime, du fruit défendu, croqué par quelques avant-gardistes ; elle grignotait allègrement les vieux radoteurs académiques. Trois générations d'architectes plus ou moins guidés par la boussole du matérialisme historique vont mettre en place un vaste projet de société qui par le miracle de l'infra-techno structure et l'idéologie des « grands récits », vont promouvoir la « ville

Exposition « la Modernité... un projet inachevé. » Alain Colquhoun, John Miller : logements sociaux, Haringer Londres 1977-1980 (à gauche).

Wilhelm Holzbauer : logements sociaux
« Wohnen Morgen », Vienne 1973-1979.



idéale » (changer l'homme et le couler dans le moule d'un prêt-à-loger ad hoc).

En tête de liste : Gropius, Mies van der Rohe, Le Corbusier, Aalto, Utzon et quelques milliers d'adeptes. Leurs mots d'ordre intranquillants — pratique de l'abstraction (rationalité de la division de l'espace), dynamique du progrès (techno-fonctionnalisme), activisme du bien-être (abolition des inégalités, la « grande affaire » du logement social), ordre universel (internationalisme) — marquent l'époque héroïque du Mouvement Moderne et de sa tumeur maligne le Style International.

Indigeste ? Fatigant ? Rigide et magnifique ? Oui. Pendant soixante-ans ce schéma dogmatique a traumatisé plusieurs générations d'architectes. Et, ce n'est pas fini (nous dit-on). Si, c'est fini ! ripostent les renégats. C'est alors qu'un nouvel adjectif entre en scène avec des paillettes strassées sur son habit de lumière.

Post-moderne ! L'année dernière, à la même époque, le Festival d'Automne 81 offrait aux Parisiens, émerveillés ou congestionnés de rage devant cet inventaire du passé revisité, une exposition époustouflante : *L'après modernisme*. Tout aussi subtilement rigide et magnifique mais dans un genre résolument opposé. Go home les « récitants ! » A la poubelle, la dictature des modernes congelés et pontifiantes en faillite d'idéologie (symbolismes retrouvés, populaires ou grandioses. Le plaisir du dessin réhabilité). Panique, on l'imagine, chez les « modernes » tenants du titre et médaillés. Pasticheurs ! Tricheurs à colonnades ! etc. Le débat est ouvert. Il devient passionnant. Il mélange styles, pratiques, mouvances. Il dépasse le milieu fermé des seuls architectes. Il déborde, se médiatise. Ce qui nous vaut, cet automne, une contre-attaque légitimiste menée par deux clans modernes très différents. Pour simplifier nous les appellerons les *schmodernes*, en les mettant tous dans la même grande marmite en ébullition d'une *schmodernité* à inventer, pour la troisième révolution industrielle, celle de la puce électronique. Enoncer simplement « moderne » et « post-moderne » serait impropre à la consommation, car chaque terme est réducteur en soi et recouvre en fait une grande variété de produits.

Un casse-tête similaire s'est posé aux Etats-Unis quand on a voulu prendre le pouls des marxistes, aujourd'hui, qui n'avaient plus rien à voir avec les camarades du grand Karl. *Post-*

